

Dieter Krüger, Hans Speidel und Ernst Jünger. Freundschaft und Geschichtspolitik im Zeichen der Weltkriege, Paderborn, München, Wien, Zürich (Ferdinand Schöningh) 2016, VIII–377 S., 29 s/w Abb., ISBN 978-3-506-78567-1, EUR 39,90.

19.–21. Jahrhundert –
Époque contemporaine

DOI:
10.11588/frrec.2017.3.41510

Seite | page 1

rezensiert von | compte rendu rédigé par

Gilbert Merlio, Paris

Ce livre est l'histoire très méticuleusement documentée de l'amitié de deux personnalités au destin exceptionnel, appartenant à la même génération (Ernst Jünger 1895–1998; Hans Speidel 1897–1984), issus tous deux de la »bourgeoisie de culture« wilhelminienne, l'un intellectuel-soldat, l'autre soldat-intellectuel, le premier guerrier héroïque de la Première Guerre mondiale, puis écrivain, auteur de livres esthétisant la guerre, idéologue fasciste sous Weimar, puis converti à une sorte d'humanisme aristocratique qui l'éloigne du national-socialisme; l'autre officier de carrière, critique à l'égard de la république de Weimar, puis mal à l'aise dans une armée nazie dans laquelle il poursuit néanmoins brillamment sa carrière jusqu'au grade de général, intéressé parallèlement par les lettres et l'histoire (il soutient en 1925 une thèse sur l'histoire de la Prusse). Ces deux occupants nationalistes mais non nazis, en outre francophiles, se rencontrent au Ritz à Paris en 1941, à l'état-major du Militärbefehlshaber in Frankreich, Otto von Stülpnagel, dont Speidel est le chef, et se lient d'amitié. Sans en faire activement partie, ils seront proches de la conjuration du 20 juillet 1944.

Toutefois, c'est moins sur la biographie croisée des deux hommes qu'est centré le livre de Krüger, collaborateur du Centre d'histoire militaire et de sciences sociales de la Bundeswehr de Potsdam, que sur la façon dont ces deux personnalités se sont efforcées d'accréditer après guerre une interprétation de la »catastrophe allemande« qui minorait la responsabilité de la »bourgeoisie de culture« et de la Wehrmacht, et disculpait par là même leur propre passé. Avec beaucoup d'autres, ils ont pu ainsi intégrer l'élite administrative et intellectuelle de l'Allemagne adenauerienne et peser dans un sens conservateur sur son orientation idéologico-politique. Outre la richesse et la précision de son information, l'étude de Krüger, dont le sous-titre évoque cette »politique mémorielle«, a pour mérite de pratiquer une critique sans complaisance mais compréhensive, ni hagiographique, ni accusatrice. Elle montre comment ces hommes ont essayé de présenter un passé compatible avec le présent et, malgré leurs réserves à l'égard de la démocratie libérale et leur tendance restauratrice, ont participé à ce que Heinrich August Winkler a appelé »le long chemin vers l'ouest« de l'Allemagne.

Le livre commence par le rappel du passé, les »vies parallèles« entre 1914 et 1941. Puis vient la rencontre et la formation en 1941, après l'invasion de la Russie soviétique, d'un »cercle Georges«, ainsi appelé parce qu'il se réunit à l'hôtel Georges V où logeait Speidel. Dans son journal, Jünger qualifie ce cercle d'amis de »chevalerie intellectuelle au sein du Léviathan«! Après les »Falaises de marbre« (1939), encore marquées par un certain goût de la violence, Jünger, qui avait revêtu de nouveau sans déplaisir l'uniforme en 1940 (Krüger assène: »Il aimait la guerre«, ce qui n'est pas faux), se dépouille de son habit d'existentialiste héroïque pour revêtir définitivement celui »d'aristocrate de l'esprit«, conservateur et pacifique. Krüger intitule ce chapitre qui concerne la période de la guerre »Gratwanderung zwischen Anpassung und Widerstand«



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

(«Sur la ligne de crête entre adaptation et résistance»).

Le coup d'État du 20 juillet 1944 (largement réussi à Paris!) sera pour eux l'événement qui, malgré son échec (et les réticences d'un Jünger), sauve l'honneur de la Wehrmacht. Jünger et Speidel s'épaulent pour accréditer après-guerre, face à un Hitler diabolisé et désigné comme seul responsable, le mythe d'une Wehrmacht «propre» et pour souligner du même coup leur propre inconfort au sein de la dictature. Dans «Héliopolis» (1949), Jünger met en scène comme déjà dans les «Falaises de marbre» une figure de soldat exemplaire dont le royaume est menacé par des forces barbares. Une bonne partie de son œuvre, pertinemment analysée dans l'ouvrage, témoigne d'ailleurs, notamment dans l'épuration des parties «datées» – c'est-à-dire idéologiquement suspectes – des anciennes éditions, de l'effort de l'auteur pour s'adapter tant bien que mal à la nouvelle donne. De son côté, Speidel, qui envisage dans l'immédiat après guerre une carrière universitaire, publie, également en 1949, avec une préface de Jünger, une histoire du «Débarquement de 1944: Rommel et la campagne de Normandie»¹, dans laquelle le prestigieux maréchal est promu au rang de principal opposant à Hitler!

Plus que ces «ponts narratifs», c'est toutefois la guerre froide qui va permettre aux deux amis de se remettre en selle. Ils deviennent maintenant tous deux des républicains et européens de raison. Il est clair que le totalitarisme et la barbarie se trouvent maintenant à l'Est (nouvelle mouture du despotisme asiatique!), ce qui épargne toute schizophrénie (tout en justifiant après coup le combat antibolchevique de l'Allemagne hitlérienne!). Tous deux prennent leurs distances vis-à-vis des «éternels passésistes» nazis – même si Speidel s'emploie d'autre part à soulager le sort d'anciens généraux comme von Manstein condamnés pour compromission avec le national-socialisme. Jünger restera un écrivain controversé, notamment par la gauche universitaire allemande, mais il sera bientôt accepté et reconnu par l'establishment ouest-allemand qui, malgré les contestations, lui décernera distinctions et prix (avant que son œuvre n'entre pour finir, à juste titre, au panthéon de la littérature allemande du XX^e siècle). Quant à Speidel, il sera appelé par Adenauer à participer à la fondation de la Bundeswehr (1955) dans le cadre de l'OTAN. Le chancelier misait sur les compétences du brillant officier, qui par ailleurs bénéficiait de l'appui de Theodor Heuss, président de la République. Le général francophile est notamment chargé des difficiles négociations avec la France. La carrière militaire de Speidel trouvera son couronnement en 1957 dans sa nomination comme commandant chef des forces de l'OTAN en Centre-Europe. Cette nomination provoquera de violentes protestations des communistes, notamment français. Speidel restera dans ce poste jusqu'à sa retraite en 1963, une retraite réclamée par De Gaulle qui ne faisait pas confiance à ce général allemand!

Mais le livre de Krüger met une autre face assez inconnue de l'activité de Speidel en lumière: celle d'intellectuel ou précisément d'historien. Speidel a fait partie, avec notamment Gerhard Ritter, des promoteurs de l'Institut d'histoire contemporaine dont il est longtemps resté l'un des membres du conseil scientifique. Créé d'abord en 1949 en vue «d'étudier la politique national-socialiste», le futur Institut für Zeitgeschichte à Munich prendra son nom définitif et étendra son champ de recherche aux suites du national-socialisme au début des années 1950.

Les biographies parallèles des deux hommes sont emblématiques du devenir de la «bourgeoisie de culture» allemande au XX^e siècle. Elles nous

19.–21. Jahrhundert –
Époque contemporaine

DOI:
10.11588/frrec.2017.3.41510

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

1 Hans Speidel, Invasion 1944. Ein Beitrag zu Rommels und des Reiches Schicksal, Tübingen, Stuttgart 1949.

replongent notamment dans les débats idéologiques et politiques qui ont marqué l'histoire d'une jeune République fédérale cherchant sa voie entre, d'une part, une certaine fidélité à l'Allemagne d'avant 1933, c'est-à-dire à une Allemagne majoritairement national-libérale, voire national-conservatrice, et dont le peuple et les dirigeants, tout en engageant un travail critique sur le passé récent, renâclent encore à l'examen de leur propre responsabilité, et, d'autre part, une Allemagne pleinement convertie à la démocratie de type occidental mais confrontée à de nouveaux défis notamment géopolitiques. On lira donc avec intérêt les chapitres consacrés à la difficile conciliation de la tradition (prussienne) et des nouvelles valeurs citoyennes au sein de la naissante Bundeswehr, la relation des débats (notamment entre Hans Speidel et Karl Jaspers) concernant l'armement et la stratégie nucléaires face au danger soviétique, les controverses au sein même de l'IfZ sur les tribunaux de la Wehrmacht (début d'une remise en cause de l'appareil d'État et des différentes administrations sous le III^e Reich), etc.

Ce livre très riche de Dieter Krüger se termine sur une bibliographie nourrie et sur un index des noms. Un tableau chronologique eût été souhaitable car la masse touffue des informations fait parfois perdre au lecteur ses repères.

19.–21. Jahrhundert –
Époque contemporaine

DOI:

10.11588/frrec.2017.3.41510

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)